

LE GRAND SILENCE

par
ERIK
MENKVELD

Traduit du néerlandais par les Ateliers de traduction (2012)
de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'université
de Mons, sous la supervision de Carola Henn.

Publié dans *Septentrion* 2012/3.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Initialement, l'écrivain néerlandais Erik Menkveld (° 1959) était surtout connu comme poète. Mais en 2011, il a publié *Le Grand Silence* (titre original: *Het grote zwijgen*), un premier roman qui n'est pas passé inaperçu auprès des lecteurs néerlandophones.

Le Grand Silence est un récit fondé sur des faits réels. Amsterdam, 1910. Lors d'une interprétation musicale au *Paleis voor Volkslijft* (palais du Peuple), un critique débutant est littéralement transporté par la musique. Le lendemain, en lisant son éloge dithyrambique, l'épouse du compositeur lui suggère d'inviter ce jeune homme. C'est ainsi que commence l'histoire d'une amitié mouvementée entre un maître plus âgé et son élève, d'un mariage en crise et d'une femme qui trace sa propre route.

Le chef d'orchestre Joseph Wilhelm Mengelberg fait la pluie et le beau temps au *Concertgebouw* d'Amsterdam. Mahler et Debussy y viennent diriger leur musique. Tel est le contexte de ce roman aux multiples facettes, qui narre surtout l'histoire de l'amitié entre deux compositeurs néerlandais, Alphons Diepenbrock (1862-1921) et Matthijs Vermeulen (1888-1967). Une relation bâtie sur l'admiration et de nobles idéaux, mais qui, confrontée à la réalité banale et impitoyable de la Première Guerre mondiale, se termine en adultère et en trahison.

Le Grand Silence est un roman qui, à maints endroits, tient le lecteur en haleine, mais dans lequel on découvre en même temps une authentique ode à la musique. Le moindre mérite de ce livre n'est certes pas de faire revivre deux grands compositeurs néerlandais dont le souvenir - excepté, bien sûr, dans les milieux musicaux - tendait à s'estomper.

LORSQUE LE MAÎTRE RAPPELLE À L'ORDRE

«Monsieur Van der Meulen! Enchantée de faire votre connaissance. Merci Koosje.»

L'employée de maison qui l'avait annoncé se faufile dans une des salles de séjour et disparaît. Madame Diepenbrock lui serre la main sur le palier.

«Heureuse que vous ayez pu venir. Mon mari voulait vous parler.

- J'en suis extrêmement honoré, madame.»

En temps normal, jamais il n'aurait prononcé de phrase aussi guindée, mais sur le moment, rien de mieux ne lui vient à l'esprit. Il eût été mal venu de raconter qu'il s'était étouffé dans la fumée de son cigare lorsqu'à la rédaction Wierdels lui avait remis la carte de Diepenbrock:

«Le maître te demande des comptes, jeune homme!»

Madame Diepenbrock esquisse un sourire.

«Venez-vous de loin?»

- J'habite dans la *Derde Helmersstraat*, madame.»

Qu'il doit paraître timide et maladroit face à cette femme distinguée, aux yeux inquisiteurs. Malgré son regard amical, elle le toise de la tête aux pieds avec la distance habilement dissimulée de l'aristocrate. Elle doit sentir l'odeur de renfermé de ses vêtements qui n'ont pas été lavés depuis longtemps, et voir les bouts usés de ses chaussures. Mais elle ne laisse rien transparaître. Elle, elle a la classe d'une dame de la *Verhulststraat*. Les cheveux relevés en un chignon lâche, elle porte un chemisier classique en lin à longues manches sur une jupe en laine foncée. Même sa contenance lui donne un air soigné et maîtrisé: surtout au niveau des épaules et de la nuque, elle se tient droite comme un i, ce qui lui confère un air fier et inaccessible, tout comme la hauteur de son front. Quel âge pourrait-elle bien avoir? Jusque-là, il ne l'avait vue que de loin: une fois au *Paleis voor Volksvlijt* après *Marsyas*, et quelques fois au *Concertgebouw*, en compagnie de son époux. De près, elle semble plus jeune que ce qu'il aurait pensé, plus jeune que Diepenbrock, aussi. Il lui donne environ quarante ans, pas beaucoup plus.

Il jette à nouveau un regard vers sa nouvelle cape, accrochée au portemanteau en bois de chêne élégamment décoré. Elle pend à côté du manteau de Diepenbrock, qu'il a déjà vu pendant les messes dominicales dans la *Vondelkerk*, où il choisit toujours sa place de manière à pouvoir observer le compositeur. La plupart du temps, Diepenbrock entre précipitamment dans l'église, juste après la lecture de l'évangile, parfois encore plus tard. Sans déboutonner son manteau, il va s'asseoir à sa place habituelle, dans le fond à gauche, près du bénitier. Il ne donne pas vraiment l'impression d'être quelqu'un de pieux: il joue avec ses gants, nettoie ses lunettes toutes les dix minutes, tortille sa moustache et semble même avoir la tête ailleurs pendant l'eucharistie. Madame Diepenbrock ne l'accompagne jamais à l'église.

«Mon mari reçoit à l'étage», dit-elle. Avec un geste engageant, elle l'invite à passer devant et à emprunter l'escalier pour se rendre au premier. Là, dans un petit couloir tapissé d'étagères jusqu'au plafond, elle frappe à une porte.

«Monsieur Van der Meulen est arrivé!» On entend un marmonnement. «Allez-y, entrez», dit-elle.

Trois ans auparavant, il était descendu du train à la gare de la *Weesperpoort*, avec pour seul bagage sa petite valise en jonc tressé; maintenant, il est reçu par un des plus grands compositeurs des Pays-Bas.

Diepenbrock lui tourne le dos. Assis à son bureau près de la fenêtre, il écrit.

«Dois-je demander à Koosje de vous apporter du thé, tout à l'heure?»

- Volontiers.»

Il se retrouve alors seul avec le compositeur, dans la pièce où *Marsyas* et le *Te Deum* ont vu le jour. C'est une grande pièce lumineuse, tapissée d'un agréable papier peint d'un bleu outremer profond, avec une grande table au milieu. La baie vitrée du balcon donne sur les polders de *Nieuwer Amstel*. À droite, contre le mur, un piano à queue Érard; au-dessus, une imposante gravure du XVII^e siècle, représentant Amsterdam vue depuis l'IJ.

«Prenez place, je dois encore finir quelque chose.» Son hôte ne s'est toujours pas retourné.

Quatre chaises entourent la grande table. Il peut s'asseoir soit dos au piano à queue soit dos à la baie vitrée. En bout de table ou non. Ne sachant pas à quelles attentes se conformer, il décide de rester debout.

Monsieur Diepenbrock le fait patienter pendant une durée interminable, jusqu'à ce que cesse enfin le grattement de la plume sur le papier.

«Ah, c'est vous. Ma femme m'a dit que je vous avais déjà rencontré: l'homme au chapeau.»

Van der Meulen se sent rougir: il avait refoulé le pénible incident du *Concertgebouw*, mais à cet instant précis, il était à nouveau submergé par la honte. Par un jour de chaleur du début de l'été, il en avait encore une fois eu assez de son épaisse touffe de cheveux bouclés et, sur un coup de tête, il s'était fait complètement raser le crâne. Mais ce n'était pas encore vraiment l'été: dès que le soleil se couchait, la température baissait fortement. Il s'en était rendu compte, ce jour-là, alors qu'on donnait l'*Eroica* de Beethoven sous la direction de Willem Mengelberg. Dans la salle, un courant d'air froid glissait sans cesse sur la peau nue de sa tête. Au milieu du premier mouvement, il avait remis son chapeau.

Il était totalement absorbé par la *Marche funèbre* au début du deuxième mouvement, quand il sentit que quelqu'un lui tapait sur l'épaule. Irrité, il se retourna et vit dans la rangée derrière lui le sourire amusé de madame Diepenbrock, avant de discerner la colère longtemps contenue sur le visage de son mari.

«Nous apprécierions beaucoup que monsieur veuille bien ôter son chapeau», lança celui-ci sur un ton très sec.

Mengelberg avait brillamment dirigé l'orchestre le reste de la soirée, mais lui-même, il en avait à peine entendu quelques notes.

Dieu merci, Diepenbrock semble ne pas vouloir s'attarder sur cet incident. Il glisse sa lettre dans une enveloppe et y inscrit l'adresse.

«Installez-vous, je descends vite apporter la lettre pour qu'on puisse la poster aujourd'hui encore.» Et le voilà parti.

«Oh, ce splendide Érard!», pense Van der Meulen. Sur le pupitre se trouve la onzième *Invention* de Bach en sol mineur, cette tonalité qui exprime plutôt la réserve et la force intérieure. Le sol mineur, c'est précisément ce que lui inspire Diepenbrock. Comme il aimerait jouer les premières notes pour entendre le son de l'instrument. Mais il a peur d'irriter son hôte par une nouvelle impertinence. Il observe craintivement ce qui l'entoure, comme si son regard pouvait renverser ou abîmer quelque chose. Il effleure quand même les touches du bout des doigts, sans les enfoncer. Il sursaute, car exactement au même moment, la sonnette de la porte retentit au rez-de-chaussée.

Quelques bruits de pas suivis par celui de la corde permettant d'ouvrir la porte d'entrée, et il entend la voix de l'employée de maison qui, du haut de l'escalier, parle avec le visiteur, puis celle de Diepenbrock: «Vous pouvez disposer, Koosje.» «Ah, monsieur Verhagen... Vous avez encore des journaux? Montez un instant... Je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps à vous accorder...»

Sur le bureau en désordre, couvert de papiers et de journaux, derrière une lampe à pétrole verte, se trouve une pile de volumes en cuir: Virgile, Horace et Sénèque. Près d'un simple encrier en verre, on voit le brouillon barré de ratures de la lettre que Diepenbrock a fait poster.

Cher Willem,

Cela fait un moment que je voulais vous remercier pour votre chaleureuse lettre, ce que je fais à présent en vous témoignant mon amitié éternelle et inchangée. Je me réjouis que, pour vous aussi, ces sentiments qui nous lient à notre jeunesse sont restés les mêmes.

Il n'ose pas poursuivre la lecture. Cette lettre est-elle adressée à Mengelberg? Au bas de la page, le mot jubilé. Dans ce cas, il s'agit sûrement d'une lettre à Willem Kloos¹. *De Nieuwe Gids* existe depuis 25 ans déjà. C'est étrange de savoir que Kloos avait créé cette revue avant ma naissance, pense-t-il. Il n'y a pas si longtemps encore, il se plongeait dans les numéros des premières années à la bibliothèque. Les premiers sonnets de Kloos l'avaient tellement touché qu'il en avait recopié un bon nombre et en avait tapissé les murs de sa mansarde. Dans la revue, il avait également lu la totalité du poème épique *Mei de Gorter*². Il avait même commencé à le mettre en musique, dans une composition pour un ténor, huit harpes et un orchestre. Un projet bien trop ambitieux qui n'avait pas dépassé le stade de l'ébauche.

Il était tombé également sur une série d'articles d'opinion de Diepenbrock dans le *Nieuwe Gids*, qui, des jours durant, lui avaient fait tourner la tête d'approbation et d'admiration. Surtout celui intitulé *Melodie en gedachte*³, un brillant aperçu de l'histoire de la musique et de la philosophie occidentale à partir du Moyen Âge, aboutissant à une communion avec la pensée schopenhauerienne selon laquelle tout compositeur voulant servir l'avenir devrait aspirer à faire découvrir «l'essence intime du monde» et à exprimer la plus grande sagesse dans une langue de beauté qui dépasse son propre entendement.

Il aurait bien voulu parler de ces articles avec Diepenbrock. Mais ces écrits ont été rédigés il y a 25 ans, pense-t-il, et Diepenbrock est peut-être entre-temps passé à autre chose. Après un compliment maladroit et un remerciement sec, une tentative de discussion sur ce sujet serait sans doute vaine et mènerait à un silence pesant. L'admiration est un point de départ difficile, autant pour l'admirateur que pour la personne admirée. Mais que ne donnerait-il pas pour être l'ami d'un homme tel que Diepenbrock et pour pouvoir parler d'égal à égal avec lui de la vie, de la musique et de la mission de l'artiste!

L'employée de maison qui lui a ouvert passe la tête par la porte.

«Monsieur est retenu quelques instants.

- Je ne suis pas pressé, merci», lui répond-il.

La jeune fille sourit timidement et disparaît à nouveau.

Paisiblement, il parcourt encore la pièce du regard. Au-dessus du bureau, quelques marines et paysages de montagne (*Santa Margherita* et *Sils Maria*) sont accrochés au mur. À côté, le dessin au crayon d'une femme âgée en train de dormir, dédicacé «À mon ami Alphons Diepenbrock» et signé Antoon Derkinderen, le concepteur de la magnifique édition de la *Missa* de Diepenbrock qu'il a vue chez De Lange. Un peu plus près de la fenêtre, une reproduction de l'*Apollon et Marsyas* du Pérugin, qui figurait également dans le programme de *Marsyas* et qui, selon l'introduction, fut l'une des sources d'inspiration du poète à l'origine du texte. (...)

GARE DE BREUKELEN

(...) «Puis-je te tenir compagnie un instant?»

Sans qu'il s'en soit rendu compte, Elisabeth est venue près de lui. Il ferme un peu la fenêtre. Elle se rapproche à cause du bruit, il peut ainsi sentir son eau de toilette, un parfum frais et délicat, qui se mêle à l'odeur de son manteau de voyage et au lin amidonné de son

chemisier. Le train cahote de temps à autre et la manche de la veste d'Elisabeth touche légèrement le bras du jeune homme.

Depuis leur conversation intime au printemps, il est vraiment à l'aise avec elle, surtout maintenant que les tensions entre Diepenbrock et lui se sont apaisées après quelques promenades communes à Laren, comme jadis. Ils n'ont plus jamais reparlé de la critique de *Marsyas*, pour mieux revenir sur celle de la *Missa*. Comme toujours, il a joué au football avec Thea et Joanna et, plusieurs fois, à la demande d'Elisabeth, il est resté dîner. Lors de ces visites, elle était toujours joyeuse et détendue et multipliait les plaisanteries amicales.

Étrange dès lors qu'elle paraisse maintenant si tendue. Elle regarde sans cesse autour d'elle, ce qui n'est pas dans son habitude: les coups d'œil des curieux et les cancans sont le cadet de ses soucis. Mais pour lui, s'afficher avec Elisabeth a quelque chose d'excitant. L'enfant terrible du *Telegraaf* en pleine conversation avec l'épouse de l'homme dont on va parler dans le journal d'aujourd'hui...

Le soleil perce à travers les nuages, tandis qu'elle se penche à nouveau à son oreille. La lumière douce illumine le léger duvet sur sa joue et dans sa nuque. Un duvet que l'on n'aperçoit guère d'ordinaire et qui lui donne douceur et féminité.

«J'ai quelque chose d'important à te dire», crie-t-elle pour couvrir le bruit du train.

«À propos de la *Missa*?» répond-il tout aussi fort. Elle veut probablement encore lui donner une information pour sa critique. Elle l'a déjà fait auparavant, lorsqu'elle craignait que le journal ne publie des éléments susceptibles de nuire injustement à Diepenbrock.

La sonnerie d'un passage à niveau glisse le long de la vitre du train. Un peu plus loin dans le couloir, le critique musical du *Maasbode*, maigre comme un clou, sort de son compartiment. Un germanophile comme on en fait peu. L'homme les toise de la tête aux pieds, les salue ensuite avec réserve et se dirige d'un pas hésitant dans la direction opposée, s'éloignant ainsi d'eux.

«La *Missa*?» répond Elisabeth en secouant la tête. Elle pince les lèvres et le regarde droit dans les yeux. «Non, cela n'a rien à voir avec la *Missa*.» Elle respire profondément, comme pour se donner du courage. «Pendant toute ma vie, il a été question de la *Missa*. Aujourd'hui, c'est de moi qu'il s'agit...»

Un vieil homme en col de fourrure s'excuse poliment tandis qu'il passe à côté d'eux à petits pas. Au loin, un contrôleur approche.

«Je t'aime, Thijs.» Au même moment, ils passent devant la gare de Breukelen. Sur le quai, un bagagiste s'appuie sur son diable pour suivre des yeux le train qui s'éloigne à toute vitesse. «Je ne veux plus garder cela pour moi, je suis désolée.»

Avant qu'il ne puisse saisir pleinement le sens de ses paroles, elle l'embrasse furtivement sur les lèvres et, relevant ses jupes, retourne précipitamment, sous les yeux de dizaines de curieux, dans le compartiment où se trouvent son époux et ses filles. (...)

UN BAGAGISTE À LA GARE DE BREUKELEN

(...) Il se lève et fait les cent pas dans son petit bureau, se remémorant encore la période de son amitié avec Diepenbrock. L'admiration sans limites qu'il lui vouait au début, leurs conflits, et finalement sa déception envers Diepenbrock en tant que maître et musicien. Il pense que si Diepenbrock n'a jamais réellement percé, c'est en grande partie à cause de son manque de motivation et de son obsession pour le passé. Bien entendu, sa prise de position pendant la guerre et Mengelberg jouent également un rôle important. Tel une araignée dans sa toile, Mengelberg a piégé Diepenbrock. Il ne l'a pas tué, il l'a seulement

paralysé en exécutant au compte-gouttes son œuvre, que personne n'a dès lors jamais pu apprécier à sa juste valeur; il s'assurait aussi que Diepenbrock puisse rarement diriger l'orchestre, de telle sorte que ses prestations faisaient toujours piètre impression. La *Verhulststraat* n'a pas dû apprécier que je répète encore une fois cela dans le *Telegraaf*, juste avant mon départ, se dit Vermeulen, et la *Van Eeghenstraat* encore moins.

Il met les partitions de côté, s'assied à son bureau et prend une feuille de papier. Lentement, il trempe sa plume. «De la période où je le connaissais, mon meilleur souvenir avec lui est l'été 1911», écrit-il. Et après avoir fixé un bref instant les troncs des sapins par les petites fenêtres de son bureau, il poursuit: «À l'époque, il n'y avait encore aucune construction dans la *De Lairessestraat* et son bureau sous le toit donnait sur les champs lointains qui, dans la chaleur qui s'évaporait, semblaient ne faire qu'un avec le ciel bleu outremer, s'étendant à perte de vue...»

Ce soir-là, dans la petite salle de séjour près du poêle rond, alors que les enfants dorment et que la vaisselle est rangée, il relit l'article qu'il a écrit d'une traite, et y apporte quelques modifications.

«Magnifique», s'exclame Anny, lorsqu'il le lui lit à haute voix. Il a d'ailleurs dû s'interrompre plusieurs fois à cause du tremblement dans sa voix. «Cela lui rend justice. Ce qui est bien aussi, c'est que tu termines sur une note critique.

- Penses-tu que je puisse dire que sa musique, si bonne soit-elle, n'a pas passé le siècle?
- Bien sûr, c'est ton avis, non?»

Longuement, il regarde devant lui, les yeux rivés au sol sur la poupée de la petite Anny, puis fixés sur l'armoire à côté du poêle, où les partitions de ses première et deuxième symphonies attendent leurs auditeurs. À travers la fenêtre qui renvoie l'image de la modeste pièce, il arrive à peine à distinguer dans l'obscurité les troncs d'arbres aux alentours.

«À quoi penses-tu?, demande Anny après un instant.

- Je ne peux pas te l'expliquer.
- Ce n'est pas nécessaire. Dis-moi juste à quoi tu penses». Elle le fixe de ses yeux bigles et séduisants. Il pousse un profond soupir.

«Tu veux vraiment le savoir?

- Oui, vraiment.
- Un bagagiste à la gare de Breukelen.»

Extraits de *Het grote zwijgen* (Le Grand Silence), Uitgeverij Van Oorschot, Amsterdam, 2011, pp. 36-41, 283-285 et 382-383.

Notes :

- 1 Willem Kloos (1859 - 1938) est un poète du groupe des *Tachtigers*, mouvement de renouveau littéraire néerlandais actif dans les années 1880.
- 2 Herman Gorter (1864-1927), poète néerlandais.
- 3 La Mélodie et l'Idée.